



## ”Campus”

Jodelle Zetlaoui-Leger

► **To cite this version:**

| Jodelle Zetlaoui-Leger. ”Campus”. Encyclopédie ”La ville au cinéma”, 2004. halshs-01970716

**HAL Id: halshs-01970716**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01970716>**

Submitted on 5 Jan 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## "Campus"

ZETLAOUI-LEGER (Jodelle) – "Campus", article in *Encyclopédie "La ville au cinéma"*, (Jousse T. et Paquot T.), *Les Cahiers du Cinéma*, 2005, pp. 234-236.

Le terme campus désigne étymologiquement un vaste terrain situé à la campagne et sur lequel sont dispersées des constructions universitaires. Bien qu'il tende de plus en plus à être utilisé de manière générique pour décrire un espace réservé à une université, il reste avant tout associé aux prestigieuses universités nord-américaines comme Princetown ou Harvard, créées en dehors de tout environnement urbain à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour fonder l'élite d'une nouvelle nation. Ces établissements qui ont parfois donné naissance à de véritables villes ou encore s'apparentent à des villes dans la ville, n'ont pas manqué d'inspirer les réalisateurs depuis les origines du cinéma parce qu'ils constituent des univers particuliers, ceux de communautés évoluant dans un espace enclavé avec leurs règles et leurs rituels.

Au cinéma, le campus apparaît ainsi comme une sorte microcosme dans lequel tout le monde se connaît. Il propose une unité de lieu et un effet de huis clos particulièrement propice à mettre en scène la complexité des rapports humains et des scènes de suspense où il s'agit souvent de trouver le coupable parmi l'un des membres de la communauté. Il existe assez peu de films se déroulant entièrement sur des campus et les scènes qui y sont tournées viennent généralement marquer un épisode de la vie des protagonistes. S'il est difficile d'évoquer un film-type "campus" proprement dit car la vie universitaire est rarement au cœur des scénarios, à l'exception d'un ensemble de films sortis à la fin des années 90 s'inscrivant dans la lignée des teenage-movies, ce lieu traverse en revanche tous les genres cinématographiques, comédie, drame, *thriller*, science-fiction..., en offrant son cadre particulier. De vastes pelouses aux cheminements bordés de buissons bien taillés où se croisent les étudiants, de grandes avenues soulignées par des rangées d'arbres centenaires, des bâtiments administratifs ou résidentiels à l'architecture monumentale, monastique ou villageoise, de riches bibliothèques, une cafétéria où filles et garçons font connaissance... telles sont les images "clichés" du campus au cinéma.

L'un des premiers films de l'histoire du cinéma quasi entièrement tourné sur un campus est sans doute *College* réalisé par Buster Keaton en 1927. Keaton y joue le rôle d'un étudiant brillant et timide, qui, par amour, renie son aversion pour le sport et se transforme en héros malgré lui lors d'une compétition d'aviron. Les premières scènes du film où l'on voit Keaton s'exerçant plus que maladroitement aux différentes disciplines de l'athlétisme, perdu au milieu d'un stade aux immenses tribunes, nous plongent au cœur d'une des grandes caractéristiques

des campus américains, la présence d'équipements sportifs permettant une pratique de haut niveau. Le sport a un rôle central dans les universités américaines : il n'est pas seulement une discipline accompagnant la vie de l'étudiant pour ses loisirs et son bien-être, mais il représente un facteur d'intégration dans la communauté universitaire. Hostile à toute pratique sportive et très peu doué dans ce domaine, Keaton est la risée de ses camarades et a peu de chance de séduire celle qu'il désire. A la fin du film, il obtient non seulement la victoire de son équipe mais aussi la sympathie de ses camarades et surtout la main de sa bien-aimée. La reconnaissance sociale par le sport jalonne également l'histoire de *Forrest Gump* (Robert Zemeckis, 1994), et paradoxalement, le campus universitaire constitue la première étape de son irrésistible ascension. Peu auraient en effet présagé que ce jeune homme au QI de seulement 65, entrerait un jour à l'université. Et pourtant, son don pour la course lui ouvre les portes du campus de l'Alabama où il réalise ses premiers exploits sur un terrain foot-ball américain, seul lieu de son passage à l'université avec celui de remise des diplômes, que l'on verra dans le film.

Plus traditionnellement, le campus symbolise le lieu d'une production intellectuelle, scientifique et technique d'excellence où cohabitent étudiants et enseignants promis pour certains à être de futurs prix Nobel. L'émulation et l'esprit de compétition qui règne entre étudiants dans ce type d'univers transparaissent particulièrement bien dans *A beautiful mind* (Ron Howard, 2001), lors d'une partie de go, mise en scène aux pieds de nobles bâtiments en style anglican, et dont le perdant se sentira profondément vexé. Ce film d'espionnage raconte l'histoire d'un brillant étudiant mathématicien spécialiste de la théorie des jeux (John Forbes Nash alias Russel Crowe) dont les travaux réalisés à l'université de Princeton puis au Massachusetts Institut of Technology au début de la guerre froide, ne tarderont pas à intéresser le département de la Défense américain. L'utilisation des découvertes universitaires par différentes puissances, politiques, militaires ou industrielles est, dans un tout autre contexte, également le thème d'*Anti-trust*, d'Howard Franklin (2001). Sorte de transposition de *The Firm* sur un campus du type Silicon Valley, ce thriller a pour héros un jeune informaticien ambitieux qui réalise progressivement que le responsable de l'université dans laquelle il a été recruté, gourou et grand patron d'un des plus grands groupes informatiques mondial, dirige un système mafieux. Le décor du film est futuriste et tranche avec les représentations traditionnelles du campus au cinéma. La salle d'informatique avec ses claviers et moniteurs a remplacé comme lieu de découverte le bureau boisé avec ses fenêtres à vitraux, le laboratoire avec ses alambiques, ou encore la bibliothèque avec ses immenses rayonnages.

S'il existe éventuellement un film-genre "campus", c'est peut-être dans la lignée des teenage-movies, façon "fac, sexe, drug and rock n'roll" qu'il se situerait. Ces films dépeignent la vie plus ou moins dissolue de jeunes partageant nuit et jour le même lieu, le campus, dans lequel les processus de socialisation, d'appartenance à un groupe, à une "fratrie" et d'une manière générale à une communauté, prennent une place prépondérante. Ici, les campus accueillent davantage des *college* ou des *high school* de petites ou moyennes villes que des grandes universités. Une partie de cette production annoncée par *American College* de John Landis en 1978, mais qui s'est surtout densifiée à la fin des années 90, tend vers le mode comique avec des films tels que *Dead man on campus* (Alan Cohn, 1998) ou *American Pie 2* (James B. Rogers 2001). D'autres réalisations adoptent le genre "fictions-horreur" comme *Scary movie* sorte d'adaptation de *Scream*, ou encore *The faculty* (Robert Rodriguez, 1999) mettant en scène des étudiants qui débusquent et combattent leurs enseignants vampirisés par des extraterrestres.

Dans ces films centrés sur la vie étudiante, le campus est généralement le lieu de rites d'intégration et de passage à l'âge adulte. Déjà dans *Le prince étudiant* (1927) Ernest Lubitsch filmait Karl Heinrich (Ramon Navarro), futur roi, s'essayant à Heidelberg à boire cul-sec sa bière sous les encouragements de ses camarades et connaissant aussi dans cette ville-universitaire son premier amour. Dans la production cinématographique des années 90, la drogue et le sexe, parfois version *trash* (cf. *The rules of attraction* de Roger Avary, 2003, d'après un roman de Bret Easton Ellis) sont devenus les ingrédients incontournables de ce type de films, tandis que l'appartement ou la chambre en collocation constitue le lieu de séances initiatiques en tout genre.

Les quelques autres types de films qui se sont intéressés au campus comme espace de vie universitaire, se sont pour leur part focalisés sur les enseignants, avec leurs ambitions et leur difficulté à être reconnus ou simplement à exister dans cet univers élitiste.

Ainsi, la machination dont est victime Dexter Cornel (Dennis Quaid) dans *Dead On Arrival* d'Annabel Jankel (1988), est-elle l'œuvre d'un maître-assistant qui, ne parvenant pas à obtenir sa titularisation, fait disparaître un ensemble de témoins gênants sur le campus afin de s'approprier un roman qui lui apportera les publications dont il a besoin. Ce film met en scène quelques uns des aspects typiques de l'univers des campus américains : la cohabitation entre enseignants et étudiants, les party's organisées entre collègues ou encore par le président de l'université dans la galerie d'art du campus pour fêter Noël.

On peut dire que *Who's afraid of Virginia Woolf ?* de Mike Nichols (1966), est l'une des œuvres cinématographiques qui restitue le plus significativement, le style de vie des

universitaires sur les campus et les motivations que recouvrent leurs modes de sociabilité. En filigrane de l'une des plus célèbres scènes de ménage de l'histoire du cinéma qui oppose Elisabeth Taylor et Richard Burton devant un couple d'amis, nouveaux venus sur le campus, transparait en effet le jeu des alliances et des affinités entre enseignants facilitant la progression dans une carrière. L'unité de lieu choisie pour ce film qui se déroule comme la pièce d'Albee dont il est tiré, dans l'appartement de Martha et Georges, intensifie l'effet dramatique de la scène et nous renvoie l'image d'un petit monde évoluant en vase clos.

Si les campus ont servi de cadre à quasiment tous les genres cinématographiques, on s'étonnera qu'ils aient si peu été mis au service de films politiques, alors qu'ils ont été au cœur des mouvements de contestation des années 60 et 70 ... à quelques exceptions près, comme *Zabriskie Point* de M. Antonioni (1970) dans lequel figure une scène d'une vingtaine minutes d'affrontement entre étudiants et policiers autour de laquelle se noue une partie de l'intrigue. Par ailleurs, on remarquera que les campus à la française ont bien moins inspiré les réalisateurs que leurs homologues anglo-saxons. Et pour cause, les ensembles universitaires que l'on désigna ainsi dans les années 60, étaient loin d'offrir le caractère communautaire et le cadre de vie qui font l'intérêt des campus anglo-saxons pour les cinéastes. Dans *La Chinoise*, Godard nous propose un travelling assez éloquent de ce qu'a été la situation de beaucoup de campus français jusqu'au début des années 90 : alors que Véronique (Anne Wiamenski) explique d'un ton monocorde en *voix off* qu'elle aurait bien "dynamité la Sorbonne, le Louvre et la Comédie française", défile le paysage de "Nanterre la folie" ; des bidons-ville, des usines, un chemin boueux, les tours et barres de l'université, des terrains vagues... un paysage de grand-ensemble.

Des cinéastes français se sont pourtant bien intéressés à l'université, mais principalement pour nous raconter les aventures sentimentales d'étudiants bourgeois (Pinoteau, Despléchin, Resnais...). Du coup, ils ont généralement préféré le romantisme du quartier latin aux campus de la banlieue parisienne ou de province : les amphithéâtres Richelieu ou Louis Liard, la bibliothèque de la Montagne Sainte-Geneviève ou encore les cafés de la place de la Sorbonne sont les lieux privilégiés par les cinéastes français du genre... À moins que l'on ne conçoive un campus fictif comme celui de Guernon, imaginé par Mathieu Kassovitz (d'après le roman de Jean-Christophe Grangé) aux pieds de montagnes alpines pour nous raconter l'histoire d'une communauté d'universitaires vivant en autarcie depuis plusieurs générations. Lorsque le commissaire Niemans (Jean Réno) arrive sur ce campus pour résoudre l'énigme des *Rivières Pourpres*, il en découvre les bâtiments monumentaux en style néo-classique fasciste des années 20. Dans cette université, l'élitisme a dérivé vers un projet eugéniste : constituer une

race parfaite aussi bien par le corps que par l'esprit, respectivement symbolisés par la bibliothèque et le stade, principaux espaces de cette université filmés. En fait, il semble que les campus français inspirent davantage la fiction que le réalisme (Cf. *Brocéliande*, 2003).

Paradoxalement peut-être, alors que les campus apparaissent dans de nombreuses œuvres cinématographiques, ils ont rarement donné lieu à des sujets sur le monde universitaire lui-même. Pourtant, il existe un certain nombre de romans sur ce thème qui pourraient être adaptés. Ainsi, à quelques exceptions près, le campus universitaire a jusqu'à présent davantage constitué un cadre pour le cinéma qu'un objet.